

NOTES DE LECTURE

Claude-Jean BERTRAND, *La déontologie des médias*, Paris, PUF, coll. "Que sais-je ?", 1997, 128 pages.

Daniel CORNU, *Éthique de l'information*, Paris, PUF, coll. "Que sais-je ?", 1997, 128 pages.

Dans la même année, la collection «Que sais-je ?» a proposé deux petits ouvrages portant sur l'éthique et la déontologie journalistique. Le premier, signé par Daniel Cornu, constitue sous le titre *Éthique de l'information* un résumé pratique de l'incontournable ouvrage de référence qu'il avait réalisé avec *Journalisme et vérité* (Labor et Fides, 1994). Le second est de Claude-Jean Bertrand et s'intitule, de manière plus pragmatique, *La déontologie des médias*.

Ces deux ouvrages témoignent de l'intérêt accordé à ce champ d'étude au cours de la dernière décennie. Mais ils offrent aussi, par un parcours rapide, deux regards complémentaires pour tout qui entend maîtriser les notions de base de l'autorégulation des journalistes.

Sans méconnaître les réalités du travail journalistique qu'il a lui-même longtemps pratiqué, Daniel Cornu focalise davantage le débat sur le contexte philosophique et politique des tentatives de régulation. Il prend en compte les contraintes de la production et évalue les faiblesses des systèmes existants. Mais l'intérêt de sa lecture réside surtout dans le parcours qu'il propose des conceptions de l'information et de la responsabilité des médias. Il détaille les contradictions de l'enfermement journalistique dans les conceptions libérales de l'information et s'interroge sur l'adéquation de la place du public dans le processus journalistique.

Ce directeur du Centre romand de formation des journalistes et professeur à l'université de Neuchâtel a mis dans ce texte court tout le soin et la minutie qui caractérisaient *Journalisme et vérité*. Comme dans cet ouvrage, Daniel Cornu en appelle à une éthique de l'information, à un dépassement de l'éthique normative par la prise en compte d'une responsabilité longue. Tenant compte des origines et de l'histoire du

journalisme, il se réfère à Hans Jonas pour prôner la définition nouvelle d'une éthique globale des médias qui "passe par une prise de conscience commune et sans exclusive des agents de l'information, des responsables des médias, du public et des États en vue de définir ce qui, pourrait correspondre, en matière d'information, à un «principe responsabilité» : une responsabilité générale et solidaire, qui tient dans la participation de chaque acteur à la liberté de la communication comme bien commun de la société".

Grand partisan et créateur des M*A*R*S (Moyens d'Assurer la Responsabilité Sociale des médias) qu'il a formulés au début des années 90, Claude-Jean Bertrand parcourt les mêmes thèmes sur un mode plus concret. Il favorise les expériences non-étatiques de régulation dans une perspective de responsabilité exercée sous le mandat du public. *La déontologie des médias* pose rapidement les principes fondateurs que discute Daniel Cornu. Il s'attache davantage à décrire une typologie des types et contenus de codes déontologiques. Partant des occurrences pratiques, il énumère également les comportements souhaitables ne se trouvant pas repris dans les textes normatifs. A l'opposé d'une approche spéculative, Claude-Jean Bertrand s'inspire des critiques formulées par les professionnels et les universitaires. C'est en cela que ces deux petits textes apparaissent comme particulièrement complémentaires pour une introduction à la problématique déontologique.

B. G.

Mélusine HARLÉ, *Attentats et télévision. Paroles et images*, Paris-Bruxelles, De Boeck Université, coll. "Culture & Communication", 1998, 162 pages.

La collection dans laquelle ce livre paraît nous avait offert jusqu'à présent quelques solides volumes de référence dans le domaine de la communication, et la surprise est d'autant plus grande d'y découvrir un essai aussi peu rigoureux. Lorsqu'on nous explique bravement la différence entre signifié et signifiant dans les premières pages, on pense avoir affaire à un travail de fin d'études qui a dû être retenu pour ses qualités d'analyse empirique. Mais les remarques naïves à propos de l'effet de la chaleur d'été sur le maquillage des présentateurs du JT nous laissent penser que l'auteur ne connaît pas beaucoup mieux le fonctionnement d'une rédaction que la sémiologie.

Au départ de l'analyse d'un corpus réduit à deux attentats, l'un perpétré en France et l'autre aux États-Unis, présentés dans les JT de TF1 et de France 2 (l'auteur reconnaît d'ailleurs que cela "n'a nullement valeur d'exemple pour la totalité de la chaîne", p. 82), on assiste ici à une dénonciation de l'information spectacle, qui s'appuie sur une pseudo-objectivité scientifique. Certes, l'exploitation de l'émotion par l'image télévisuelle pose de réels problèmes, et à une époque où l'éducation aux médias reste encore trop peu développée pour permettre à chaque

télespectateur de construire un regard critique sur l'information, il est utile de lui apprendre à décoder l'image. Mais ce n'est pas en tenant un discours militant, fondé sur la conception que toute l'information télévisée n'est qu'une gigantesque manipulation (au profit de qui ?), et en masquant ce discours derrière des hypothèses théoriques peu maîtrisées et des analyses linguistiques très subjectives, que l'on fera avancer la connaissance la plus large de la télévision.

A cet égard, le fait de se situer dans un modèle sémiologique, mais de se référer surtout aux chroniques journalistiques de U. Eco, quand ce n'est pas à *Telesrama*, est significatif de l'écart entre les modèles affichés et les erreurs effectives. Après avoir suivi les analyses descriptives et sommaires du générique, ou des costumes des animateurs, on découvre quantité d'erreurs dans le travail, accompagnées de jugements idéologiques peu rigoureux. Mais peu importe, puisque pour le spectateur aussi, "les conventions filmiques lui sont inconnues, et il n'a que son bon sens pour regarder la télévision" (p. 52). On peut donc lui raconter n'importe quoi. En détournant les *Mythologies* de Barthes (p. 69-70) pour construire un "mythe d'atrocité", en présentant le JT comme une "illusion du récit" ou une "illusion du conte" (p. 71), en affirmant que "l'impératif du voir (...) provoque un ennui visuel réel" (p. 106), dont on se demande selon quels critères il est identifié !

Ainsi, au nom d'une vision mythifiée du journalisme télévisuel objectif et idéal, les journalistes réels sont sans cesse condamnés dans leur pratique. Quand ils décrivent les faits, on leur reproche d'entretenir la passivité du public, quand ils laissent place à l'émotion, ils manipulent le télespectateur. D'ailleurs ces JT sont le plus souvent de la "publicité institutionnelle" (p. 123) au service d'un État répressif. Pour ce faire, ils effectuent d'ailleurs un véritable "vol de l'image" (p. 71) !

Sans cesse, le ton est moralisateur, et basé sur des stéréotypes consternants : les Américains sont "culturellement habitués aux médias depuis longtemps déjà" (p. 87), au contraire des Français ; "l'Amérique qui n'a pas de mémoire historique en souffre, elle en a besoin" (p. 89) ; il y a "une tendance générale des Français à couper leur discours un court instant pour chercher un mot" (p. 132), etc., etc. Et l'on vous épargne l'analyse des trois sortes de "euh", de type timide, avancé ou massif.

Bref, quand ce ne sont pas des erreurs manifestes, lorsque la RAI Uno est présentée comme une chaîne espagnole (p. 92), ou des erreurs méthodologiques quand l'analyse des interventions en direct ne tient aucunement compte de cette situation d'énonciation, les analyses sémiologiques débouchent sur des interprétations qui relèvent plus de discussions du café du commerce que d'observations rigoureuses.

L'auteur prétend offrir "des méthodes simples pour comprendre en profondeur" (p. 147), mais les analyses sont tellement marquées par la volonté de dégager à tout prix "la manipulation affective et politique" de l'information télévisée, qu'elles en deviennent risibles. Un véritable travail sur l'usage du "pathos" dans l'information télévisée se justifie pourtant, mais sans parti-pris et condamnation préalable. Il suppose aussi des méthodologies

autrement affirmées que celles ici utilisées (à tous les sens du terme, tant l'aplatissement des modèles sémiologiques ou vaguement psychanalytiques est réducteur), et une rigueur scientifique totalement absente de cet ouvrage décevant.

Marc LITS

Jacques MIGOZZI (sous la dir.), *Le roman populaire en question(s). Actes du colloque international de mai 1995 à Limoges*, Limoges, PULIM, coll. "Littératures en marge", 1997, 616 pages.

L'Université de Limoges se signale depuis de longues années par son intérêt pour les littératures populaires, manifesté à travers monographies, revues et colloques. Cet impressionnant volume reprend 37 communications d'un colloque tenu en 1995, avec l'ambiguïté inévitable à ce type de publication. En effet, les articles se partagent entre analyses pointues d'une catégorie très précise (le "roman sportif" français, par exemple, ce qui soulève toujours la question des confusions entre genres et thématiques) et réflexions transdisciplinaires sur l'objet même que constituent les productions paralittéraires. Il n'est guère possible de résumer ici l'analyse détaillée de l'autodérision chez Édouard de Saint-Amour ou l'inventaire des œuvres complètes de Henri Vandeputte. On peut néanmoins signaler que de nombreux articles sont particulièrement intéressants pour leurs descriptions historiques (par exemple, sur les journaux *L'Ouvrier* et *La Veillée des chaumières*), même si d'autres sont plutôt récapitulatifs, comme cette synthèse sur la science-fiction.

Mais les articles les plus stimulants portent bien sûr sur les enjeux épistémologiques des études paralittéraires. A cet égard, le débat semble fructueux entre tenants des "Cultural studies" davantage intéressés aux modes de consommation et aux publics et historiens du texte, soucieux d'en dégager des représentations des socialités anciennes. Néanmoins, l'approche sociologique et l'histoire des mentalités apparaissent comme les pôles rassembleurs de chercheurs intéressés par ce qu'ils appellent désormais "la culture médiatique moderne (qui s'invente au cœur du XIX^e siècle pour proliférer tous azimuts de nos jours)" (p. 12).

Sylvette Giet fait d'abord le procès des lectures idéologiques de la presse du cœur, arrivant ainsi à démontrer combien le discours critique peut être marqué idéologiquement, et rejoindre, au-delà de considérations sociologiques, les propos les plus conservateurs par rapport à la valeur littéraire. C'est le reproche que fait aussi V. Frigerio aux classifications paralittéraires entreprises par U. Eco ou D. Couégnas. Si ses positions semblent discutables (le paralittéraire comme "fracture irréductible" dans le domaine de la littérature), il n'en pose pas moins clairement la question de la

place de cet objet dans le dispositif de consommation comme dans le discours analytique. On en revient dès lors à devoir dégager des spécificités internes (la sérialité, pour Paul Bleton) ou externes (le peu de légitimité sociale de la thématique sentimentale) pour identifier ce secteur de la littérature, sans a priori idéologique. On sait d'ailleurs, et Sylvie Milliard le confirme, que les dictionnaires et les manuels scolaires ont grandement contribué à véhiculer ces préjugés, soit en ignorant les auteurs populaires, soit en les présentant de manière péjorative, y compris dans les publications les plus récentes. Et la critique littéraire journalistique n'est guère disposée à traiter autrement les best-sellers contemporains, comme le montre Denis Saint-Jacques, rendant ainsi très actuel un débat qui semblait s'organiser autour d'écrivains réprouvés du XIXe siècle. Le débat est d'autant plus nécessaire que Denis Mellier révèle, par une lecture attentive de l'écriture de "thrillers postmodernes", que ces romans policiers catalogués comme de la littérature de masse mettent en récit des esthétiques extrêmement sophistiquées, fortement marquées par la culture de l'image. Les étiquettes et les classements semblent donc plus dangereux que jamais, en ce qu'ils occultent l'étude des textes.

La solution pourrait être double. Il faudrait d'abord épuiser le débat autour du terme même de "populaire", comme le tente J.-P. Galibert, au départ du jeu possible qui existe autour des quatre acceptions de ce terme ambigu. Universalité souveraine, grand nombre indifférencié, couches défavorisées et communauté traditionnelle constituent les quatre angles d'un carré sémiotique dans lequel les chercheurs semblent encore tourner en rond.

Ensuite, il serait utile de se centrer davantage sur les modes de consommation, individuels et collectifs, de ces productions fictionnelles de grande diffusion, que ce soit en s'inspirant des modèles issus des "Cultural Studies" (même si les discussions parfois violentes et marquées du sceau de la postmodernité au sein des départements de lettres américains –dont Julia Bettinotti fait la recension– peuvent nous inquiéter) ou de l'histoire culturelle, telle que la pratique Jean-Yves Mollier.

Ces clarifications épistémologiques, accompagnées de travaux qui gagneraient encore, dans certains cas, à asseoir leur rigueur méthodologique et à varier leurs approches disciplinaires, font progressivement passer les études paralittéraires de l'époque militante et encyclopédique à l'analyse plus globale d'une pratique sociale dont l'ampleur justifie à elle seule qu'on la prenne valablement en compte.

Marc LITS